

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 31 juillet 1907

Discours prononcé par M. Fernand CHAUMONT, Professeur de Cinquième

Mes chers Amis,

Il me paraît inutile de donner des conseils aux grands, qui, déjà forts d'une culture générale, ont le souci légitime de l'avenir, passent des examens et entrevoient, comme un mirage de liberté, leur sortie prochaine du Lycée. Il serait prématuré d'en donner aux petits, bien frisés, bien parés pour la fête, qui ne peuvent retenir un mouvement d'impatience, en voyant se lever celui de vos maîtres auquel & été réservé le soin embarrassant de tenir un grave langage devant un jeune auditoire, dont la pensée a bien le droit d'être ailleurs.

C'est donc à vous, élèves d'hier et de demain, que je veux m'adresser, à vous, qui, joyeux d'une joie saine causée par la conscience d'avoir mérité quelque relâche après l'effort, nous reviendrez dans quelque temps, plus vaillants pour une tâche nouvelle. Afin de gagner votre attention à cette brève oraison funèbre de l'année scolaire, je voudrais vous dire en peu de mots comment le Lycée vous assure, outre l'instruction que vous y venez chercher, une éducation désintéressée qui vous prépare à tenir un rôle honorable dans notre démocratie laborieuse.

Cette éducation, on a souvent contesté que l'Université fût en mesure de la donner. Car, disait-on, si les études sont une chose, la vie en est une autre, et c'est mal préparer à la réalité que de s'isoler dans le commerce vain des choses mortes. Combien parmi ceux qui passèrent leur jeunesse sur les bancs, ont été de cet avis ! Combien n'ont ménagé ni les épigrammes, ni les médisances, ni même les reproches à leurs études et à leurs maîtres !

Assurément, il ne s'agit point de prêter l'oreille aux opinions mal fondées de ces natures difficiles qui ne purent se plier à la discipline des lycées, quelque bienveillante qu'elle ait toujours été. Mais de quelles railleries n'a-t-on pas accablé le bon élève, qui, après avoir remporté de beaux succès, après avoir été comblé d'éloges, de récompenses, de promesses d'avenir, est resté dans la vie un médiocre ? Et on lui opposait avec malice tel camarade, qui, n'étant jamais monté sur l'estrade au jour des prix, a su plus tard faire fortune ou devenir un homme utile. Sans doute il y a dans tout cela quelque apparence de vérité. Mais le genre de travail que l'on réclame de vous, l'effort que l'on sollicite de votre intelligence et de votre volonté ne permettent point de pressentir qui aura le sens pratique, qui saura trouver le lot avantageux dans la vie considérée comme un répertoire d'occasions ; l'on ne peut deviner d'après les contresens et les fautes d'orthographe quel acharnement tel ou tel mettra plus tard à poursuivre la fortune et l'argent, ni quels talents une âme tenace et riche en combinaisons

déploiera dans l'intrigue qui ne passe point pour nuire au succès. Non, les prix que l'on vous décerne ne signifient pas que les lauréats aient en main un gage de réussite assurée, ni qu'ils puissent revendiquer le droit de faire dans la vie une entrée triomphale, mais qu'ayant pris de bonne heure l'habitude et le goût d'un travail suivi et méthodique, ils sont particulièrement préparés aux labeurs futurs, et en état, s'ils ne cèdent ni à la nonchalance ni à la présomption, de soutenir avec honneur les luttes qui les attendent au sortir du Lycée. Enfin, il faut bien reconnaître que certaines intelligences se réveillent tard, et l'on ne saurait nous blâmer de n'avoir point aperçu des qualités qui n'étaient pas encore écloses. Que cet aveu de notre impuissance ne conduise pas les moins bons à concevoir d'eux-mêmes trop d'estime.

D'ailleurs, il ne semble pas que nos élèves soient exposés aujourd'hui à de pareils dangers. Nos classes ne recèlent plus de ces esprits dressés, surchauffés en vue d'une tâche spéciale dans le but de conquérir quelque gloire dans les concours. Nous ne cultivons plus ce « fort en thème » que l'on poursuivait jadis de tant de moqueries. C'est une caste qui a disparu, et la réforme a été facile, mes amis, grâce à votre collaboration dévouée. Depuis qu'on lui vante les usages et l'activité débordante de ceux que l'on honore du titre de races supérieures, la jeunesse ne témoigne plus une foi aveugle dans l'utilité de nos exercices scolaires. On ne peut s'étonner qu'elle se demande, avec sa curiosité ordinaire : « A quoi cela sert-il ? » - ni la condamner sans appel, si elle mesure l'utilité d'un travail par le profit appréciable qu'elle espère en tirer. Car elle subit un entraînement dont l'origine lui échappe ; elle est conduite par des raisons qu'elle n'a point créées, à prendre un peu tôt les habitudes de l'esprit pratique.

Elle entend sans cesse prononcer le mot d'action ou d'énergie. C'est un sujet de sermon que des littérateurs bien intentionnés ont mis à la mode il y a une vingtaine d'années. Ils déclaraient que nous étions atteints d'un mal profond (d'aucuns disaient même incurable), et ne trouvèrent d'autre remède à nous proposer qu'une servile imitation des peuples étrangers, qui n'ont ni nos traditions, ni notre tempérament.

Elle entend célébrer comme une mythologie nouvelle ce mécanisme superbe des forces scientifiques et économiques dont les nations sont justement fières, glorifier les grandes cités industrielles où l'homme, attaché à l'outil, à la machine, travaille sans relâche à asservir la matière, où jour et nuit se fait entendre le grondement des forces qu'il a su dompter. N'est-ce point sous la forme de cette activité que le monde apparaît à tous ceux qui se flattent d'être modernes ? Et qui n'a pas cette louable ambition ? Et qui, l'ayant, ne jugera point froid et archaïque par certains côtés, puéril pour avoir été distribué à trop d'enfants, pédantesque pour avoir été répandu par trop de pédagogues, notre enseignement classique, qui ne peut cependant renoncer au culte des traditions nécessaires, et sous prétexte qu'il faut préparer les ouvriers de l'avenir, faire table rase du passé.

Ajoutez à cela les discussions passionnées qui se sont produites autour du problème de l'éducation, le plus important de ceux qu'un peuple doit résoudre, les débats retentissants qui ont imprégné l'esprit public de doctrines parfois contradictoires, et dont l'écho durable est parvenu aux oreilles de nos enfants toujours grandes ouvertes aux bruits du dehors. Tout cela ne suffit-il pas à expliquer ce doux scepticisme que l'on voit paraître chez plus d'un écolier ? Oui, nos classes qui ont toujours eu des retardataires inévitables et aussi des arriérés volontaires, connaissent aujourd'hui, chose nouvelle, ce manque de foi dans la vertu de ce qui

est enseigné, cet éloignement pour tout ce qui ne paraît pas conduire tout droit à un résultat prochain.

Puisque vous êtes à l'âge où l'on a encore le courage de reconnaître ses défauts, vous ne ferez nulle difficulté, mes amis, d'avouer que maints exercices scolaires vous apparaissent comme des éléments fades de cette longue formalité qu'il faut subir en vue d'obtenir enfin le diplôme convoité. Mais êtes-vous bons juges de leur utilité ? Et tous ces travaux que l'on exige de vous, et où toutes vos facultés, par un jeu harmonieux, trouvent leur emploi, n'ont-ils pas pour but commun de vous assurer ce dont un honnête homme ne peut se passer : une intelligence ouverte, une sensibilité vive, une raison formée. Je pourrais que la distinction de l'esprit et du langage n'a jamais nui à personne, et qu'elle doit rester chez nous en honneur, si nous ne voulons remplacer par je ne sais quelle raideur ou quelle rudesse exotique cet air de politesse qui a toujours fait de notre race la plus sociable de toutes. Mais ce dont vous devez être persuadés, c'est que l'étude des grandes vérités et des grandes œuvres où se trouvent enfermées les pensées communes de l'humanité et qui en ont fixé l'expérience traditionnelle, ne sert pas seulement à former la raison et le goût, et qu'on en tire même à votre âge – surtout à votre âge – des principes et des règles de conduite qui aident à vivre utilement et dignement, si bien qu'il n'y a pas de meilleure préparation à la vie que cet enseignement qui – soyez en sûrs – ne s'est pas établi à la légère.

Lettres, histoire, sciences, voilà ce l'on commence à vous apprendre au lycée. Sincérité, loyauté, amour du travail, voilà les qualités que vous devez sentir germer en vous. Etudier, ce n'est pas seulement cultiver son esprit, c'est faire passer dans ses mœurs le fruit de ses réflexions et de ses lectures, et devenir meilleur à mesure qu'on devient plus instruit. Ne vous demandez donc point seulement : « De quelles connaissances ai-je rempli mon cerveau ? Qu'ai-je appris de mathématiques ou de latin ? » Mais bien plutôt : « Quel emploi suis-je prêt à faire de ma science ? De quelle énergie morale me suis-je pourvu comme d'une arme sûre ? » Ainsi l'éducation que vous recevez n'est pas un apprentissage qui prépare à la tâche par la tâche même, mais une gymnastique dont l'utilité est à longue échéance ; elle n'est pas le produit rapidement obtenu d'un dressage spécial, mais une œuvre de longue haleine et de longue patience due à l'action combinée d'enseignements variés.

Ne croyez point que je veuille médire des connaissances techniques qui donnent le travailleur adroit et avisé, maître de la machine qu'il emploie et de la matière qu'il transforme, qui permettent à chacun de faire bien son métier et d'approfondir tous les détails de la spécialité où il lui faut s'enfermer. Le point de vue utilitaire n'est point négligeable, et il n'est négligé nulle part chez les peuples modernes qui savent que toutes les activités concourent à la prospérité d'un pays. Mais une éducation qui tiendrait tout entière dans une leçon de choses ne pourrait faire de vous les hommes préparés au devoir social dont une république ne peut sans danger se passer, ni former des esprits résolus à jeter un clair regard sur les faits, et à ne pas laisser la routine effacer les questions inévitables, ni l'ambition improviser la solution aventureuse. C'est pourquoi l'on vous impose une culture générale, je dirai même identique, sous la variété apparente des programmes. Peu importe l'ordre d'études auquel vous poussera votre goût personnel ou le désir de vos familles ou quelque influence extérieure, comme les conseils de vos maîtres. Toutes ces études doivent être mises sur le même pied, puisque toutes s'inspirent des mêmes méthodes et possèdent la même valeur éducative. Et si elles ne donnent pas même tournure à tous les esprits, si l'on observe entre elles la différence que Pascal a établie

entre l'esprit de finesse et l'esprit géométrique, ne faut-il pas avouer qu'une telle variété est nécessaire dans une société dont les besoins sont si nombreux, et où il ne s'agit plus de préparer à tant de besognes diverses par une discipline uniforme ?

Observez aussi que rien n'est plus propre que cette culture à vous conduire aux carrières que vous choisirez, quand il sera temps, en toute connaissance de cause. L'esprit humain a une unité qu'il faut respecter et affermir ; l'intelligence a une souplesse générale capable de suffire à toutes les activités de la pensée. Un négociant n'est pas moins habile dans son commerce si les études ont réhaussé son intelligence ; et, en dépit de tant d'anecdotes banales, un savant n'est pas nécessairement un être distrait, abstrait, incapable de descendre de la sphère des idées pour devenir un organisateur. M. Louis Havet citait dans une conférence un exemple remarquable de cette entente des plus petites choses, de ce soin méticuleux des détails dont est capable un noble esprit. Au temps où Renan enseignait – avec quelle gloire, vous le savez – dans une chaire du Collège de France, ses collègues avaient voulu l'honorer et s'honorer plus encore en le chargeant des intérêts matériels de l'illustre maison ; ils l'avaient élu administrateur. Or le grand philosophe, le grand historien qui avait porté dans l'étude du passé la plus subtile intelligence des choses modernes, se révéla aussitôt parfait économiste. Qu'un savant de génie possède les qualités d'une bonne ménagère, le cas est surprenant, dira-t-on. Or qu'y a-t-il de plus logique et de plus naturel, si l'étude bien conduite consiste moins à meubler l'esprit qu'à réaliser le progrès moral, en développant la conscience et en formant le caractère.

Former en vous le caractère, tel est le principal souci de ceux qui ont la charge de vous instruire et de vous élever. Et si l'on entend par là qu'il s'agit de dégager cette dignité de la nature humaine, sans laquelle l'homme n'est que le jouet de la passion, sans laquelle une démocratie devient la proie de tous les vices qui dominent l'individu, nulle tâche ne convient mieux à cet esprit universitaire auquel la pratique des grandes œuvres et des écrits du passé, ou la recherche des secrets de la science a donné un peu de gravité sans doute, mais aussi de la modération, beaucoup d'indulgence, et avec une juste défiance des innovations bruyantes et des agitations stériles, un sincère attachement pour toute action bienfaisante et pour tout progrès qui vient à son heure.

Avoir un caractère, mes amis, c'est penser en homme libre ; c'est aussi agir avec courage ; c'est porter un clair regard sur les rapports complexes des faits et des idées ; c'est ne pas se laisser aveugler par les couleurs voyantes des préjugés à la mode ; c'est être inébranlable dans les desseins qu'on a formés, dans les convictions auxquelles on s'est arrêté. La tâche est rude assurément ; car il faut surmonter les timidités qui s'autorisent toujours de quelque bonne excuse, les irrésolutions qui nous mènent à deux chemins sans nous presser d'opter ; il faut dompter les tentations de l'intérêt qui glace l'âme humaine, quand il réussit à l'occuper ; il faut ne pas céder au découragement qui parfois saisit l'homme au milieu des plus belles ardeurs et le pousse à la fuite honteuse, comme un mauvais soldat en pleine bataille. Il faut aussi ne pas se laisser mener par les autres, et sans « rompre en visière à tout le genre humain », ne pas céder à tout propos à l'opinion vulgaire, divinité despotique et capricieuse, qui nous domine par la fausse honte et nous empêche de penser et d'agir par nous-mêmes, dans la crainte que les autres ne pensent ni n'agissent comme nous.

Dès le lycée même, n'arrive-t-il pas à plus d'un écolier de faire pour son malheur connaissance avec cet asservissement ; d'apercevoir devant lui un devoir à remplir et de l'éviter, parce qu'il redoute quelque plate raillerie ; d'avoir déjà le souci du « qu'en dira-t-on » ; de se régler sur l'opinion des camarades les moins qualifiés pour gouverner autrui, et qui n'ont d'autre autorité que celle qu'ils empruntent à une allure décidée ? Trop heureux, s'il n'en vient pas à s'associer à ces petites manœuvres qui ne s'arrêtent pas toujours à la simple espièglerie !

Et songez bien que ce besoin de s'en aller partout « dessus la foi d'autrui », et d'être un visage sans physionomie ne cesse point au sortir du lycée ; car rien ne s'impose de façon plus durable que les capitulations de conscience ; c'est alors que, fuyant toute virile franchise, on n'ose exprimer ses pensées qu'après les avoir déguisées sous des périphrases peu courageuses ; c'est alors que l'on s'attache à dissimuler ses actes sous mille fâcheuses précautions. Pour s'assurer une tranquillité qui n'est qu'un engourdissement, on se condamne à rester vide et morose, puisque l'homme ne s'épanouit que dans l'effort et dans la lutte.

Gardez-vous de croire, mes amis, qu'en exaltant la liberté de l'intelligence et l'indépendance du caractère, je veuille faire croître en vous les plantes funestes de l'orgueil et de l'égoïsme. Il y a de la petitesse à montrer aux autres un silencieux dédain ; quiconque méprise les hommes mérite d'être méprisé par eux. Si donc nous voyons en chacun de vous une personne morale qui doit fleurir et fructifier, nous ne voulons qu'il s'habitue à se prendre pour le centre du monde. Sans renoncer aux droits incontestables d'un individualisme légitime, qui le pousse à se faire une vie propre dominée par le souci de la dignité personnelle, il comprendra qu'il ne doit pas vivre seulement pour lui-même, en se bornant envers les autres aux devoirs un peu minces de la légalité ; il saura que, selon les belles paroles de Tolstoï, « nous vivons des autres, alors que nous croyons vivre pour les autres, et que nous arrivons tous à l'âge adulte, chargés d'une lourde dette envers les hommes, et ayant, tout compte fait, beaucoup reçu et peu donné. »

Déjà dans votre vie d'écoliers vous faites un excellent apprentissage de ces vertus sociales qui doivent être comme les pierres solidement reliées d'une voûte qui ne saurait rester en équilibre, si l'une ne soutenait l'autre. Vous savez quelle belle école d'égalité est le Lycée, où nulle distinction n'est admise que le mérite, où le mérite se fonde avant tout sur la bonne volonté. Vous prouvez tout à l'heure, en applaudissant vos camarades, non seulement que nous avons récompensé les plus méritants, mais que vous avez déjà ce sens de la justice, dont Pindare disait qu'il est « l'inébranlable fondement des cités ». Vous montrerez que si l'éducation commune a l'avantage d'exciter votre ardeur à la besogne par une émulation bienfaisante, elle vous unit en bons camarades par les liens solides d'une sympathie contre laquelle ne peuvent prévaloir l'orgueil ni la dureté, et qui, persistant au-delà du Lycée, vous poussera plus tard à vous rechercher, le tutoiement aux lèvres, pour remonter ensemble par le souvenir le cours de vos années de jeunesse.

Ce lien de sympathie et de solidarité qui unit des condisciples soumis à un labeur commun, vous avez déjà dû l'élargir avant de quitter les bancs ; vous avez compris que pour les favorisés de l'ordre social, - car il faut bien le dire, vous êtes des favorisés - faire le bien autour de soi est un acte de justice. Vous nous avez montré avec une légitime fierté les portraits de vos petits protégés, de ces enfants que vous arrachés aux misères de la grande ville, à de lamentables déchéances physiques, à des tares morales plus funestes encore. De ces vies humaines que vous sauvez, vous préparez pour l'avenir des forces saines et fécondes.

Voilà une belle entreprise, une œuvre de véritable patriotisme. Croyez que rien n'est plus efficace que cette solidarité qui apporte un soutien réel aux malheureux, pour calmer ceux à qui la douleur souffle la haine ; pour empêcher cette lutte des classes qu'il est vraiment criminel d'opposer les unes aux autres ; pour créer par la bienveillance mutuelle cette communion de sentiments, ce besoin de désintéressement, cette conscience collective qui fait qu'une nation est autre chose qu' « une poussière d'hommes ».

Fernand CHAUMONT

()

Ancien élève de l'Ecole Normale supérieure

Agrégé de grammaire (1887)

Professeur à Buffon (1901-1902 à 1927-1928)